

# Les mille rêves de Thornton Wilder

Hector Bianciotti, [Le Monde](#), 19 août 1988

**La Chine, la Grèce, Dante et Shakespeare composaient le livre intérieur de ce romancier passionnément érudit.**

QUAND les histoires de la littérature n'omettent, tout bonnement, de rappeler l'existence du romancier et dramaturge Thornton Wilder, elles ne lui consacrent que peu de lignes, en général pour le classer parmi les disciples de Gertrude Stein, et parfois elles l'expédient au moyen de quelque phrase étourdie du genre " cosmopolite, membre du groupe de la Génération perdue ".

La raison de cette attitude, où il entre autant de mépris que de simple ignorance, est sans doute à chercher dans le fait que Thornton Wilder était avant tout un lettré, peut-être le seul romancier américain lettré si l'on excepte Edmund Wilson. Et le seul en tout cas qui ait tissé toute une oeuvre sur le canevas d'une culture personnelle faite de cultures entrecroisées.

Pour ce qui est de la Génération perdue, ce parfait contemporain de Hemingway et de Scott Fitzgerald n'en fit pas partie - elle ne constitua d'ailleurs jamais un groupe. On connaît l'origine de cette expression : ayant entendu son garagiste apostropher de la sorte : " Vous êtes tous une génération perdue !" l'employé maladroit qui, à cause de la guerre, ne savait pas réparer les moteurs, Gertrude Stein s'empressa de jeter le mot à la figure du tout jeune Hemingway. Parce que, disait-elle, lui et ses amis, qui sortaient des tranchées, se tuaient à boire, alors qu'il leur fallait apprendre à écrire.

Quant à l'influence que Gertrude Stein aurait exercée sur Wilder, elle est très difficile à déceler dans son oeuvre, si toutefois on peut parier que le jeune polyglotte arpenteur de bibliothèques qui vécut à Paris au seuil des années 20 a dû être plus attiré par la sévérité de gardienne du temple qui caractérisait l'Américaine que par la frimousse de Kiki de Montparnasse, madone de la Coupole.

Né en 1897, dans le Wisconsin, Thornton Wilder avait neuf ans lorsque son père, nommé consul en Chine, l'y emmena pour de longues années. Il y fit des études que, de retour au pays natal, il termina à Yale, l'excellent helléniste, latiniste, germaniste et très bon connaisseur de Dante qu'il était déjà passant ensuite à Princeton pour parfaire son français. Cette lacune comblée, il s'embarquait pour Rome, où il allait tâter de l'archéologie - l'une des neuf vocations qui le hantèrent s'il faut en croire le narrateur de *Mr. North* qui est, de façon pudique, son double. Ce fut la troisième, mais la plus importante.

En effet, c'est en effectuant des fouilles dans la campagne romaine, en découvrant une route avec ses bornes et ses ornières millénaires que Wilder eut son " illumination " : il imagina, comme s'il était parmi eux, les milliers de gens qui étaient passés par là - " des gens qui riaient ou se faisaient du souci, des gens pleins de projets ou habités par le chagrin... "

## Un désespoir poli

Cela suffit à le libérer des perplexités métaphysiques, à faire resurgir dans son esprit une sagesse toute orientale, que la Chine avait dû lui inoculer à son insu et qui serait le soubassement philosophique - jamais explicite - d'une oeuvre empreinte de finesse, de drôlerie, où perce entre les lignes un désespoir poli qui serait la transcription occidentale de cette même sagesse.

Si le roman constitue l'essentiel de ce qu'il faut retenir de lui, ce fut le théâtre qui rendit Wilder mondialement célèbre, avec *Notre petite ville* (1938) - pièce sans décor où un compère commente pour le public les propos des personnages - et avec *La Peau de nos dents* (1942), inspirée du *Finnegans Wake* de Joyce. Cette pièce, très ambitieuse, ne retraçait rien de moins que l'histoire de l'humanité depuis son éviction du jardin d'Eden, à travers l'existence d'un couple américain et de leur bonne...

Thornton Wilder avait vingt-neuf ans quand il publia son premier livre, *La Cabale*, version encore jamesienne mais déjà presque fellinienne, d'une Rome où des millionnaires excentriques du Nouveau Monde côtoient des aristocrates ruinés et des gens de robe - rouge, bien sûr - plus à l'aise dans la liturgie des salons que dans celle qui leur est propre.

Un an plus tard, le romancier donnait déjà un chef-d'oeuvre laconique, ce *Pont du roi Saint Louis* qui lui valut le premier des trois prix Pulitzer qu'il obtiendra dans sa carrière, les deux autres ayant couronné les pièces de théâtre déjà citées.

Wilder y raconte l'enquête menée par un ecclésiastique sur la vie des cinq personnes qui furent précipitées dans un gouffre, dans les débuts du dix-huitième siècle au Pérou, alors qu'elles passaient sur un pont en osier tressé par les anciens Incas. Trouvant que la théologie tardait trop à prendre rang parmi les sciences exactes, le religieux croyait pouvoir déchiffrer les mystérieux décrets de la Providence s'il arrivait à reconstituer par le menu la vie des victimes...

Cela nous vaut des personnages extraordinaires, notamment la richissime marquise de Montemayor. Parce qu'elle est de basse extraction, sa fille bien-aimée l'a quittée pour s'en aller briller à la cour d'Espagne. A la suite de quoi la marquise - sa perruque rousse de travers, les pommettes remplies de fard, le pas hésitant à cause de l'alcool - ne manque pas une occasion de fréquenter la cour du vice-roi, les salons et les théâtres, cueillant où elle le peut des potins pour nourrir les lettres qu'elle envoie à sa fille, dans l'espoir d'éveiller l'intérêt sinon l'affection de celle-ci. La marquise devient ainsi le Saint-Simon de la vice-royauté, et une autre Sévigné.

Mais elle n'est pas la seule à gagner l'adhésion immédiate du lecteur : les frères jumeaux qui, sans y penser, s'imposent de façon réciproque une espèce d'esclavage amoureux sont très troublants. Et que dire de la Périchole qui entre et sort de ce livre à son gré, l'ouvrant et le fermant comme un éventail, dans un tourbillon de dentelles noires et de fleurs rouges, avec cette fureur passionnée qu'un jour lui prêtera Anna Magnani dans le Carrosse d'or de Renoir ?

On ne saurait trop conseiller à qui ne connaîtrait pas Wilder de lire d'abord *Le Pont du roi Saint Louis* ou bien ces *Idees de mars*, dont le cadre est la Rome de Jules César et qui se composent de lettres signées par l'empereur, Cléopâtre, Catulle, Brutus... C'est ensuite seulement qu'il faudrait entamer la lecture de *Mr. North*. Récemment traduit en français, ce livre fut publié avec un immense succès deux ans avant la mort de Wilder survenue en 1975, et John Huston en tira un scénario que son fils Dany devait tourner avec Lauren Bacall et Robert Mitchum.

Le romancier a agencé entre elles, selon son habitude, de nombreuses histoires qui se déroulent dans un décor unique, Newport, pendant une période de quatre mois, en 1926. Le narrateur est un jeune professeur qui, ayant abandonné l'enseignement, donne des leçons de tennis aux membres de la bonne société avant de devenir lecteur à domicile pour vieux milliardaires bibliophiles et polyglottes.

Chaque précision donnée sur la vie du narrateur correspond exactement à la biographie de Thornton Wilder. Et si la plupart des récits qui composent l'ouvrage sont assez languets - comme s'il ne restait plus à l'auteur le temps de faire court - ils sont toujours sauvés par les portraits qu'il trace et les réflexions qu'il fait.

On n'oubliera pas le vieillard qui rêve de fonder une académie de savants pour accueillir, jusqu'à la fin de leur vie, Whitehead et Bertrand Russell, Benedetto Croce et Bergson, Unamuno, Ortega y Gasset et Wittgenstein. Et non plus le jeune faussaire qui fournit aux collectionneurs tous les manuscrits qu'ils souhaitent, ceux de Poe, d'Emerson ou de la famille d'Henry James au grand complet, à commencer par le père, commentateur de Swedenborg.

Et comment ne pas être happé par cet autre génie adolescent qui, étant devenu infirme lorsqu'il était bébé, lit Spinoza et Descartes dans le texte, et sollicite les services de North pour approfondir son interprétation de la Divine Comédie...

### **Langues mortes et cités en ruine**

Autrement dit, les scènes les plus délectables sont celles où Wilder le lettré donne libre cours à son érudition. Où il passe en revue ses lectures, trouvant ici une ligne d'Homère qui lui en rappelle une autre de Goethe comparant plus loin les diverses intonations d'une métaphore au cours des siècles ; s'amusant là avec les surprises de l'étymologie, qui ne nous apprend que ce que les mots ne veulent plus dire ; constatant enfin qu'une langue morte ne diffère pas trop d'une cité tombée en ruine...

On sent que Wilder utilise la fiction pour glisser ce qui lui a toujours tenu à cœur : la littérature, la pensée exprimée de telle manière que chaque mot semble avoir été attendu de toute éternité dans la phrase. On sent que Wilder, en nous racontant la vie de quelques farfelus, en profite pour dire adieu à toutes ces choses, les livres, les littératures, qu'il a aimés et qui lui survivront.

Alors que le réseau subtil qu'il en avait tiré - ce livre de mémoire que la Chine et l'Allemagne et Dante et Shakespeare et la Grèce et Rome avaient composé en lui - menace de s'effacer avec cette mort qui, déjà, le frôle.